

Une correspondance privilégiée

par

Jean Papen
Séminaire Saint-Joseph
Collège Newman
Edmonton (Alberta)

RÉSUMÉ

La correspondance poursuivie de mars 1962 à octobre 1963 – entre Georges Bugnet, alors octogénaire, et un prêtre de vingt-sept ans qui préparait une thèse à son sujet – situe l'auteur dans un contexte interpersonnel où on peut le saisir sur le vif dans sa foi profonde, dans ses convictions littéraires, dans sa fierté d'auteur, dans ses réactions souvent catégoriques et franches face à la modernité qui faisait vibrer la génération de l'entre-deux-guerres. De ce dialogue parfois emporté mais toujours marqué par le respect de l'autre et par une sincère amitié, seules témoignent ici les lettres de Georges Bugnet. C'est avec une certaine pudeur que je livre au public cette correspondance que j'ai toujours conservée comme un bien privé, personnel, même privilégié. Puisse-t-elle permettre au lecteur, comme à son destinataire de l'époque, de mieux connaître cet homme unique, de l'aimer malgré toutes ses aspérités, mais au fond à cause de son charme spécial, comme j'ai appris moi-même à l'aimer et à le comprendre, à l'estimer et à l'apprécier.

ABSTRACT

The correspondence exchanged from March, 1962 and October, 1963 between Georges Bugnet, then in his eighties, and a twenty-seven year old priest writing a thesis on him, presents the writer in a "conversational" setting conducive to the spontaneous expression of his deep faith, his literary convictions, his author's pride and his frank and often categorical reactions to the vibrant modernity of the inter-war years. Of this dialogue, sometimes heated but always marked by mutual respect and sincere friendship, only Bugnet's letters bear witness

here. I make them public with a certain hesitancy, having kept them until now as private, personal, and even privileged property. May they help the reader know this unique man better and appreciate him, in spite of his rough edges, for the special charm that he had, just as they helped me, when I received them, admire and appreciate him.

Dans ma thèse de littérature canadienne-française intitulée *Georges Bugnet, homme de lettres canadien*, j'ai expliqué les circonstances et les raisons qui m'avaient amené à étudier la vie et l'œuvre de Georges Bugnet. Depuis la publication de cette thèse en 1968, je n'ai guère poursuivi d'études littéraires. Pris à plein temps dans l'enseignement au niveau secondaire jusqu'en 1974 et ensuite dans la pastorale, je n'ai vraiment pas suivi l'évolution de la littérature francophone au Canada. Aussi, lorsqu'on m'a demandé d'écrire un article sur Georges Bugnet, j'avoue m'être senti bien incapable d'effectuer une réflexion qui étofferait ou nuancerait celle élaborée trente ans plus tôt. Actuellement recteur de grand séminaire à Edmonton et responsable de la formation pastorale des futurs prêtres et des agents laïques en pastorale, je ne me voyais pas avoir le temps d'étudier les commentaires et les articles qui ont continué à analyser quelque peu l'œuvre originale de Georges Bugnet.

J'ai pensé alors publier la correspondance toute spéciale que j'ai entretenue avec Georges Bugnet durant les deux années de recherches et d'études préparatoires à ma thèse. J'avais commencé à lui écrire au mois de mars 1962, d'abord pour préparer un séjour de près de deux semaines que j'ai passées avec lui et son épouse à Legal au printemps de 1962, et ensuite pour solliciter des renseignements sur sa vie, ses opinions, ainsi que ses commentaires sur mes propres conclusions. Ainsi, de mars 1962 à octobre 1963, nous nous sommes échangé une correspondance assidue et riche dont j'ai gardé les plus importantes lettres. Je ne sais pas ce qu'il a fait de mes lettres. Mais relisant ses lettres à lui, j'ai cru qu'elles pourraient intéresser toute personne souhaitant mieux connaître l'originalité de Georges Bugnet, son caractère, ses réflexions, ses réactions à certains courants de pensée de son époque.

Lorsque je relis moi-même cette correspondance, je me revois jeune prêtre de vingt-sept ans, à peine ordonné depuis deux ans, sans expérience de la vie encore, étudiant à

l'Université Laval au tout début de cette période si unique qui devait devenir quelques années plus tard la Révolution tranquille du Québec. Le concile Vatican II venait tout juste de commencer la préparation de ses travaux. Jean XXIII donnait un souffle de vie et de dynamisme à une Église qui cherchait l'articulation de son langage et de sa mission dans la modernité qui s'élaborait rapidement à la suite de l'après-guerre. Tout était en question. Tout était en ébullition. Je sortais de six années d'une formation philosophique et théologique très marquée par la néo-scholastique. J'affrontais alors durant ces années à Québec, et cela sérieusement et pour la première fois, les grands courants de la littérature moderne, les défis et les questions de l'existentialisme, les nouveaux horizons pour entrevoir la destinée humaine que nous dessinait un Teilhard de Chardin qu'on pouvait enfin lire, les débuts de l'analyse structurale et les étranges efforts de composition de ce qu'on appelait alors le «nouveau roman». J'étais curieux, naïf sans doute, et pourtant prudent et déterminé à voir clair dans toute cette effervescence qui me fascinait, me troublait des fois, mais me provoquait et me stimulait toujours.

Or, en étudiant les écrits de Georges Bugnet, je découvrais un homme d'une autre génération, épris du classicisme du XVII^e siècle, sans guère d'intérêt pour ce qui se produisait au niveau littéraire de l'époque, au style plutôt rigide, passablement conservateur et traditionaliste dans ses idées, et pourtant capable d'exprimer une vision bien originale de la nature canadienne qui correspondait d'ailleurs à ce que je ressentais moi-même lorsque, année après année, je traversais le Canada en train pour aller étudier à Montréal et à Québec. Durant les longues heures de ces voyages, je me laissais alors fasciner (non sans quelque fatigue des fois) par cette nature sauvage, puissante, vierge, impassible, fidèle à ses lois immuables, cette nature du Bouclier canadien que nous devons traverser pendant près de deux jours en Ontario. Les peintres du Groupe des sept l'avaient si bien exprimée dans leurs fameux tableaux qui m'avaient toujours émerveillés depuis mon adolescence. Aussi pouvais-je comprendre ce qu'il écrivait, mais j'avais beaucoup de difficulté souvent à entrer dans certaines de ses idées littéraires ou dans son idéologie philosophique et théologique. Franchement, je le trouvais des fois étouffant... Et pourtant, il me fascinait!

Comment alors, moi jeune homme de vingt-sept ans, instruit, mais d'une façon bien limitée, dialoguer avec un homme déjà octogénaire qui avait tant lu, écrit, poursuivi des travaux célèbres en botanique, publié des livres dont la valeur était déjà bien reconnue? Comment passer outre à certaines idées que je trouvais trop rigides ou simplistes, même négatives et pessimistes des fois, si peu animées du souffle de vie et de l'inspiration des nombreux écrits qui commentaient la réalité du monde où je vivais alors. Aussi, ma correspondance avec Georges Bugnet incluait-elle des questions sur sa vie, sa pensée, mais aussi des commentaires où je faisais part de mes différences d'opinion, toujours avec un profond respect pour son intelligence, sa vaste science et la qualité de sa pensée. Je recevais alors des lettres écrites à la main, au crayon ou à la plume, d'une petite écriture serrée et fine, des fois avec des notes ajoutées dans les marges. Ses réponses étaient robustes, claires, précises, passionnées même, où il se défendait, se débattait, s'expliquait, plaisantait et s'emportait, et toujours dans le plus grand respect et la plus sincère amitié qui nous liait.

Cette correspondance me fut donc bien précieuse pour découvrir l'homme derrière les écrits, pour apprécier l'acuité de son intelligence, pour apprendre au fond à aimer cet auteur en qui je découvrais un mystique, un savant, un homme passionné de vérité et d'amour pour le Canada. Même si je n'acceptais pas toutes ses idées littéraires, ses commentaires philosophiques et théologiques, ses opinions de moraliste un peu désuètes parfois, et encore moins ses élucubrations sur son idée de «hiérosphère» qu'il avait développée à la suite de ses lectures de Teilhard de Chardin, force m'était cependant de reconnaître en Georges Bugnet un vrai poète qui nous amenait à voir ce que nous, pauvres gens ordinaires, n'aurions pu voir par nos propres moyens.

J'ai utilisé certains passages de ses lettres dans le texte de ma thèse. Mais c'est avec une certaine pudeur que je publie cette correspondance, comme livrant au public ce que j'avais toujours conservé comme un bien privé, personnel, même privilégié. C'est ma dernière contribution à mieux faire connaître cet homme unique, dans l'humble espoir de le faire aimer, malgré toutes ses aspérités, mais au fond à cause de son charme spécial, comme j'ai appris moi-même à l'aimer et à le comprendre, à l'estimer et à l'apprécier.

LA CORRESPONDANCE*

Legal, 23 mars 1962

Monsieur l'abbé,

Pourvu que le Bon Dieu continue à m'octroyer une bonne santé, je serai heureux de votre visite au mois de juin. Une thèse sur mes ouvrages n'est assurément pas pour me déplaire. Vous trouverez, pour la composer, presque toutes les informations nécessaires parmi les documents que j'ai envoyés aux archives du Séminaire de Québec. Et il est en effet fort probable que je pourrai vous en fournir d'autres, qui ne seraient point inutiles, si vous venez à Legal au mois de juin.

Une chose toutefois m'étonne: vous ne semblez pas avoir connu *l'Histoire de la littérature canadienne* de M^{gr} Camille Roy, pourtant répandue en vingt nouvelles rééditions depuis 1940, où, dès cette date et même avant, j'étais déjà mis au rang des meilleurs écrivains du Canada.

Avec l'aide de M^{gr} Maheux et de M^{gr} Savard, votre thèse devrait pouvoir atteindre une haute qualité.

Croyez, monsieur l'abbé, à mes respectueux sentiments.

Georges Bugnet

Legal, 12 avril 1962

Cher monsieur l'abbé,

Si le mot «séjour» traduit bien votre pensée, j'espère que je ne vous verrai pas seulement une heure ou deux. Vous pourrez trouver ici le gîte et le couvert pour le «séjour» qu'il vous plaira, soit dans mon logis même, soit je pense au presbytère qui compte 22 chambres paraît-il, et qui est tout à côté de l'église, ce qui probablement, le matin, vous serait un avantage. D'ici à l'église, il y a 1/2 mille [environ 1 km], parfois boueux.

Sans vouloir faire le mentor, je crois que, pour tout d'abord vous en faire une idée personnelle, vous devriez lire avant de venir ici, et attentivement, au moins mes principaux ouvrages qui, je suppose, doivent se trouver à l'Université

*Des corrections ont été apportées au texte de ces lettres pour se conformer aux normes de publication. [note de la rédaction]

Laval, ou dans la bibliothèque de M^{gr} Camille Roy si vous pouvez y avoir accès. Ceci vous serait particulièrement utile pour mes *Voix de la solitude*, car j'ai envoyé à M^{gr} Roy un exemplaire annoté pour expliquer les obscurités qu'il m'avait reprochées. Je vous les éclaircirai plus encore lorsque vous serez ici.

Avez-vous fait des études scientifiques? Elles vous aideraient à mieux comprendre certaines parties de mes écrits. Et voici une autre idée qu'il vous serait loisible d'accepter ou de rejeter. Ce n'est pas la biographie d'un écrivain qui est importante, mais ses œuvres. Assurément ce qu'il a fait de sa vie ajoute au côté «humain», émotif, mais le côté intellectuel, plus vraiment humain, n'y gagne pas grand'chose. Peu se souviennent de ce que Platon, Horace, Virgile, Corneille ou Racine ont fait de leur vie, mais bien de ce qu'ils ont écrit. Mais, naturellement, de connaître comme vous le dites au moins les faits saillants de leurs existences n'est pas à dédaigner. Je tâcherai de vous fournir ceux de la mienne, autant que vous en désirerez, et avec preuves à l'appui.

Merci de penser à moi dans vos prières. Je suis encore loin d'être parfait.

Respectueusement vôtre,

Georges Bugnet

Legal, le 21 juillet 1962

Cher monsieur l'abbé,

Une journée de pluie qui m'emprisonne dans ma «cellule monacale» me donne la force d'en expulser ma robuste paresse épistolaire et de saisir la plume et le papier.

Nous sommes heureux de savoir que vous êtes arrivé à bon port. Nous souhaitons nous aussi, que pour parfaire votre maîtrise ès arts, vous obtiendrez votre doctorat «maxima cum laude».

Il nous plaît de voir que vous appréciez la campagne du Québec. Lors de notre excursion à Rich Valley, vous avez pu vous rendre compte de la puissance de la nature canadienne. En peu d'années, elle a commencé l'anéantissement de 50 années de

travail humain. Heureusement, à peu près tout ce que j'y avais produit d'important continue à s'accroître à travers l'Ouest et bien plus loin encore.

Nous avons trouvé là-bas des *Revue de l'Université Laval*. Depuis je me suis rappelé qu'ayant atteint, lorsqu'elle naquit, la soixantaine et davantage, je décidai de cesser la collaboration que j'avais donnée au *Canada français*, d'autant plus que le nouveau personnel m'était trop peu connu, d'où paralysie de mon intérêt.

Ces jours derniers, j'ai lu *Man the Unknown* d'Alexis Carrel. Je me demande s'il n'avait pas lu mon *Siraf*, paru 4 ou 5 ans auparavant. Les idées sont fréquemment semblables, mais j'admire sa documentation scientifique. Toutefois, il est encore plus anthropocentriste que Lecomte du Nouÿ. Presque tous les écrits depuis la Renaissance visent «ad majorem hominis gloriam». Pas les miens, ou bien peu au total! Peut-être aurai-je eu plus de succès si leur publication en pleine «dépression» n'avait pas empêché mes ouvrages d'obtenir suffisante publicité. Il n'est pas impossible qu'ils l'obtiennent plus tard. Le cas ne serait pas rare.

Croyez toujours à notre bien respectueuse amitié.

Georges Bugnet

Legal, le 31 octobre 1962

Cher monsieur l'abbé,

M^{gr} Maheux m'écrit que vous travaillez ferme. Supporterez-vous quelques instants de récréation? Je l'espère et me voici.

Depuis votre départ, ma cervelle a travaillé et notamment dans les recoins où se tapit la mémoire.

Au sujet de *Nipsya*, il m'est revenu à l'esprit que, bien des années avant d'écrire ce roman, je m'étais demandé s'il n'y aurait pas quelque manière de présenter trois formes d'amour humain qu'une jeune femme peut ressentir: la plus commune, l'amour charnel, sexuel; une autre, bien plus rare, l'amour intellectuel; et enfin la troisième forme, moins rare, le don complet et du corps et de l'âme, mais de telle sorte que cette

jeune femme les éprouve toutes les trois, successivement. Je ne me souviens pas si j'avais alors rêvé d'y ajouter l'amour divin.

J'ignore si cette idée de trois façons d'aimer éprouvées par la même personne provenait de quelque lecture, mais sur le moment, elle m'avait semblée [sic] neuve.

Quoi qu'il en soit, je suppose qu'elle m'était restée quelque part dans la cervelle et que, inconsciemment, elle a dirigé le sort de Nipsya. Aucun critique, que je sache, m'a parlé de ces trois différents amours de ma petite sauvage. C'est sans doute que ce cas n'est pas exceptionnel ou moins que je ne le pensais.

Sur un terrain plus large, plus je débats le pour et le contre, plus il me semble avoir, dans la mine littéraire, exploité un filon dont un meilleur écrivain que moi (ou plusieurs) pourrait extraire de neuves richesses. Méditant les opinions de mes critiques, M^{gr} C. Roy, A. B. Watts, Sir Andrew McPhail, Gérard Tougas et les autres, je vois que ce qui les frappe le plus, c'est mon intérêt pour «les choses». Et c'est bien là, je crois, qu'est le filon.

Au fond, c'est tout simple: les œuvres divines (de la Nature, pour les incroyants) sont bien supérieures aux œuvres humaines. Personne n'en disconvient, mais combien y a-t-il d'écrivains qui s'avisent de l'exprimer ou de l'immerger dans leurs ouvrages? Était-ce mon installation en pleine forêt vierge, était-ce révolte intérieure contre le matérialisme, l'animalisme de Zola et ses imitateurs qui, durant ma jeunesse, étaient tenus pour le comble de l'art littéraire? Toujours est-il que j'en suis revenu au théocentrisme qui avait dominé dans toutes les littératures jusqu'à l'invention de l'imprimerie d'où naquit l'anthropocentrisme qui, de nos jours, s'est mué en égocentrisme dont, l'ego, trop souvent, surtout en peinture, ressemble à un rébus qui, une fois pénétré, ne présente qu'une valeur commune et de peu d'utilité, tout au moins pour mon ego à moi et... quantité d'autres.

Je joins à cette lettre ma dernière élucubration. Voyez la fin qui est ma «marmotte». Si je pouvais vivre encore 50 ans ou 100 ans, je ne serais pas très étonné qu'elle me fasse placer comme le meilleur des écrivains canadiens de la première moitié du vingtième siècle. Mais cela me laisse assez froid, parce qu'en

ce temps-là, j'aurai, je l'espère, à m'occuper des choses bien autrement importantes et intéressantes.

Croyez, cher monsieur l'abbé, à notre respectueuse affection.

Georges Bugnet

Legal, 7 novembre 1962

Cher monsieur l'abbé,

N'ayant aucune prétention à l'infaillibilité et mes idées n'étant que des opinions et non des dogmes, je ne m'offusque jamais, je crois, si l'on m'en présente qui sont opposées aux miennes. N'hésitez donc pas, quand vous m'estimez que je suis dans l'erreur, à me le dire carrément... ou rondement. (Bel exemple de décalage entre l'idée et le mot).

Mais on accorde généralement à l'accusé le droit de se défendre et je vais m'en servir...

Il me semble que tout au fond, notre divergence d'optique provient de ce que, beaucoup plus que vous, si je ne me trompe, j'ai eu, directement ou indirectement par leurs écrits, affaire à quantité de gens, dont peu étaient vraiment méchants, mais pour la plupart indifférents, irrégieux ou même foncièrement antireligieux, athéistes... C'est à ceux-là que s'est toujours portée mon attention, ma sympathie. Ils forment l'immense masse de l'humanité. C'est pour eux surtout que j'ai écrit mes principaux ouvrages, notamment *Siraf*. Mais si j'ai parfois rudement attaqué leurs péchés, principalement leur orgueil, je n'ai pas condamné les pécheurs, pas même moi.

Dès que j'ai été nommé rédacteur en chef de *La Croix de la Haute-Savoie*, mon directeur de conscience, qui était un Père Jésuite, m'a donné la permission de tout lire afin de pouvoir riposter aux attaques. Quand vous dites que je n'ai descendu que *Chanteclerc*, c'est parce qu'à ce moment-là, il faisait fureur au Québec. Mais avez-vous lu Renan, Zola, Anatole France, André Gide, Collette, Sartre, Françoise Sagan, Simone de Beauvoir, etc., etc... Et si j'ajoutais les auteurs anglo-saxons!!! Tous ces gens-là ont eu et ont encore une influence bien plus considérable au total que celle des écrivains que vous citez,

même chez les instituteurs de nos écoles publiques et les professeurs de nos universités et quels ravages il en résulte! Leur conduite privée? Personne n'a le droit de s'en occuper. Et l'on s'étonne de la délinquance juvénile. Il n'y a pas que les parents qui sont en cause.

Vous dites que je méprise le progrès de la civilisation, que Pape Pie XII... *Distinguo*: je ne méprise pas, je raille, j'ironise. Quand Siraf – qui n'est pas toujours Bugnet – disait que notre époque était la plus sanglante que le monde ait connue, il n'avait pas encore vu la Seconde Guerre mondiale et ses effroyables boucheries. Que dirait-il aujourd'hui s'il recommençait à parler? Il ne mépriserait pas la Science; il en serait épouvanté.

Pie XII désirait davantage de Science, et qui ne le désire pas, mais à condition que tout soit maintenu dans l'ordre. Si vous lisez autant d'ouvrages de savants que j'en avale, vous verriez que la plupart – au moins chez les Yankees – se souvient de l'Auteur de l'ordre autant que de leur première chemise, ou même moins. C'est eux qui m'ont inspiré *Siraf* et mon article «Les gardiens de la terre» et celui d'une fête spéciale pour le Père, Créateur du Ciel et de la Terre. Ils encouragent une dévastation de plus en plus intense, et heureusement depuis quelques années, je ne suis plus l'un des seuls à protester. Je vais joindre à ma lettre l'un des récents cris d'alarme (Arrêt, je vais en copier des extraits).

Voilà, c'est fait, je poursuis. Comme vous voyez, je suis très entêté dans mes idées. C'est, paraît-il, une caractéristique des «têtes de Bugnet». S'il vous chaut, appelez cela du «bugnétisme», mais toutes vos raisons ne m'ont pas convaincu. Sur la question de la certitude humaine, j'ai, il y a un ou deux mois, en lisant *Human Knowledge* de Sir Bertrand Russell, constaté que, comme moi, il ne croit pas à la certitude absolue. Et il ne croit pas à Dieu, mais moi, j'y crois... grâce à Dieu, *Deo gratias!*

Assurément, un critique littéraire ne doit pas être un panégyriste. Autant que les qualités, il vous faut indiquer ce que vous estimez des défauts. Entendu. Et je sais que mes écrits ne sont pas parfaits. Seulement... attendez!

Il me semble que vous me confondez un peu avec Louis Hémon. Je pensais que ma *Forêt* était tout l'inverse de *Maria Chapdelaine*. Maria, ni aucun des Chapdelaine, n'a peur du pays. C'est l'auteur qui le voit triste et redoutable. Dans *La forêt*, c'est Louise Bourguoin qui craint les maléfices du peuple millénaire dressé devant elle. L'auteur a eu soin de dire à plusieurs reprises que cette «Nature» était impassible et d'une sereine indifférence. Et il a eu soin de placer, à côté des Bourguoin, la famille des Roy afin de bien montrer que ce n'est pas la «Nature» qui a causé la défaite des Bourguoin, mais eux-mêmes, parce que leur endurance de civilisés n'était pas d'une force suffisante.

Ne vous avais-je pas prêté mon article sur *La forêt* paru dans *Le Canada français*? Si vous l'avez, relisez-le et vous verrez que je ne donne pas du tout à la Nature «un caractère d'inimitié» comme le fait Louis Hémon. C'était évident dès mon «Pin du maskeg».

Quant à G. Roy et autres auteurs qui habitent Québec, j'accorde qu'ils sont canadiens, mais pas assez à mon goût. Je crois l'être plus qu'eux, je veux dire spécifiquement. Quant à moi, je ne me borne pas, je crois, à admirer les «choses de l'Ouest». J'admire toutes les inventions du Bon Dieu, partout et dans tout l'univers, d'où mes *Voix de la solitude* qui couvrent un immense «territoire» (et non terroir) supraterrrestre, et si bien qu'il en faut un lecteur hors de l'ordinaire pour... le découvrir.

Bravo pour Saint-Exupéry et son Sahara! Mais le Sahara n'a jamais résisté à l'homme comme les deux tiers du Canada. Il y avait là-bas jadis de très grandes villes et il y a encore de nombreux points habités. Pour le Sahara, comme pour le désert de Gobi, la Mésopotamie, c'est l'homme qui y a dévasté la Nature, ce que je le défie bien de faire dans les 2/3 du Canada où l'on n'a jamais découvert même un seul village historique ou préhistorique. Savez-vous qu'il y a de très jolies inventions du Bon Dieu, d'inattendus parterres, de merveilleuses petites fleurs jusque pas très loin du Pôle Nord? Que Notre Père les protège contre les hommes afin qu'elles demeurent longtemps gentils témoins de la Paternité divine.

Tout ceci me direz-vous est de l'entêtement bugnétique. C'est bien possible. Alors assénez-moi des arguments assez vigoureux pour un knock-out.

Croyez, cher monsieur l'abbé, à notre respectueuse amitié et si nous ne demandons pas vos prières, c'est parce que nous en sommes assurés.

Georges Bugnet

Legal, 25 novembre 1962

Cher monsieur l'abbé,

Voici bien deux mois que j'ai demandé à notre Université de m'envoyer l'ouvrage de Pierre Teilhard de Chardin, *Le phénomène humain* et je ne l'ai pas encore reçu. Mais je viens d'en lire une étude. Si elle est exacte, les idées de P. Teilhard de Chardin confirmeraient celles que j'ai énoncées en page 88 à 95 dans mes *Voix de la solitude* oubliées en 1938 et composées entre 1930 et 1936.

Il aurait élaboré une analyse scientifique, détaillée, alors que je m'en étais tenu à une synthèse vaste et brève avec une imprécision qui conserverait à la création ses mystérieuses obscurités. En 1946, dans *La destinée humaine*, Lecomte de Nouÿ, en quelques lignes discrètes, posait la possibilité téléfinaliste [*sic*] d'une réduction du matériel à l'immatériel. Aujourd'hui Teilhard de Chardin, en savant et en chrétien, y apporterait son concours.

Mais alors que j'avais avancé en termes voilés mais cependant translucides que tout l'univers, dépouillé de la matière et résorbé en substances spirituelles, retournerait à son Créateur, Teilhard de Chardin propose, comme vous le dites, une évolution christocentriste, Jésus-Christ étant l'Oméga. Il me semble qu'il place ainsi la Seconde Personne de la Sainte Trinité au-dessus de la Première et c'est là où ma conception différerait de la sienne. «Ma Terre», «ma Nature» et «ma Nuit» ne parlent pas du Rédempteur, mais seulement du Père, le Créateur. Pourquoi? C'est qu'Il domine tout l'univers.

Si, et depuis deux mille ans seulement, Jésus est pour nous la Voie, la Vérité et la Vie, je ne sais pas s'il en est ainsi ailleurs qu'en notre Terre, tandis que le Créateur l'est sûrement pour tout l'univers et les univers. Jésus lui-même nous demande de nous adresser à «notre Père qui est aux cieux». Pour moi, simple intuition, peut-être erronée, l'Oméga est le même que

l'Alpha. Mais, naturellement, les trois Personnes étant consubstantielles, le Fils et le Saint Esprit ont part égale à l'acte du Père.

Après avoir lu son livre, je verrai mieux si Teilhard de Chardin aurait ou non approuvé ce que j'ai écrit voici quelque 30 ans et à quoi personne ne semble avoir prêté attention. On a sans doute pris ces pages pour du délire poétique.

Bien respectueusement vôtre.

Georges Bugnet

P.S.— J'ai encore en tête, depuis longtemps, une idée sur la création du monde, mais ne suis pas encore parvenu à savoir si quelqu'un ne l'a pas déjà proposée. C'est la rançon de mon isolement. Mais «fiat voluntas tua!»

Dans une lettre datée du 22 février 1963, je lui ai posé une série de questions pour me renseigner sur sa famille, ses lectures, ses opinions littéraires, sa candidature à la Société royale du Canada. Au début de mars, il prenait surtout soin de me répondre en détail à ma septième et à ma huitième questions. Aussi, à cause de l'intérêt particulier de ses deux réponses, je copie mes deux questions et ses commentaires.

QUESTION 7: Durant les années 30 où vous écriviez la plupart de vos articles, comment étiez-vous au courant de ce qui se publiait au Québec? Aviez-vous la chance de lire beaucoup de livres écrits au Québec? Quels auteurs de la littérature canadienne-française préféreriez-vous? Lisiez-vous surtout des livres d'auteurs canadiens-anglais? Lesquels préféreriez-vous? Charles G. D. Roberts a-t-il exercé une influence sur vous ou, sans connaître ses écrits, vous avez rejoint sa pensée au sujet de la nature canadienne, bien que d'un point de vue chrétien?

RÉPONSE DE BUGNET: À *L'Union*, où j'étais rédacteur en chef, je recevais chaque semaine abondance de journaux, revues, brochures, livres nouvellement parus (et pas seulement en français). Il m'est difficile d'assurer que C. G. D. Roberts ait eu vraiment sur moi notable influence. Quand j'ai rédigé la première composition de mon «Pin du maskeg», c'était avant le

retour de mon frère Charles (après la Première Grande Guerre) donc en 1918. Je me demande si je savais déjà l'anglais suffisamment pour apprécier Charles G. D. Roberts dont le vocabulaire n'était pas celui d'un article de journal (avec quoi j'apprenais l'anglais). Longtemps avant, vers 1910-12, j'avais écrit mon premier poème, «Le coyote», genre Leconte de Lisle, mais devenu canadien et assez proche de Roberts. Ensuite en 1918, j'avais 39 ans et fort probablement, ma tournure d'esprit était déjà fixée, car dans ma seconde tentative littéraire, *Le lys de sang*, je ne vois guère où l'on pourrait déceler l'influence de Roberts. Peut-être dans *Nipsya* et *La forêt*.

Je croirais plutôt que mon enthousiasme pour lui provint de ce que, assez longtemps après mon «Pin du maskeg», lorsque se fut étendue ma connaissance de la langue anglaise et en lisant ses «livres de la nature», je découvris ou crus découvrir une singulière affinité entre son esprit et le mien, non certes dans nos idées, mais dans notre façon de voir, de sentir, d'admirer et d'aimer la nature canadienne, en quoi, semblerait-il, nous n'avons guère d'analogues. (Relisez mon étude sur *La forêt* où je m'en suis plus longuement expliqué.) D'autres m'ont trouvé quelque parenté avec Louis Hémon (Sir Andrew McPhail et il n'est pas le seul) ou avec Duncan Campbell Scott (E. K. Brown) etc. Aucun, que je sache, ne m'a accusé d'avoir imité qui que ce soit. Presque tous m'ont qualifié d'écrivain original. Et avant que vous posiez la question, je puis élucider quelques points, sans prétendre à l'infaillibilité.

Parmi les bons critiques littéraires, j'accepte totalement le verdict de M^{gr} Camille Roy, presque entièrement [*sic*] celui d'Andrew MacPhail, pas complètement celui de Gérard Tougas, et voici pourquoi.

Ce dernier trouve surprenante la conversion en un an, de ma petite Métisse, Nipsya. Il est évident qu'il n'a jamais connu de bons Métis, ni de bons Indiens. En écrivant *Nipsya*, je savais par expérience qu'on en pouvait trouver qui l'égalaient ou la dépassaient. Tout vieux missionnaire est en mesure de l'assurer. Mais presque toujours, les romanciers de l'Ouest ont préféré le type débauché, plus «pittoresque». Et je me rappelai Kateri Tekakwitha, la vierge iroquoise, bien au-dessus de Nipsya. Également pour Vital Lajeunesse dont il dit qu'aucun Métis ne lui a jamais ressemblé. S'il avait connu le Père Baudry OMI, sans

haute culture mais bon et dévoué, et s'il avait étudié l'histoire de Louis Riel ou lu quelque-une de ses biographies, Tougas n'aurait pas prononcé ce jugement. Riel dépasse de beaucoup mon Vital Lajeunesse. Du point de vue non français et non catholique, le meilleur «Louis Riel» que je connaisse est celui de W. McCartney Davidson. J'avais Louis Riel en tête en inventant mon Vital. Riel était un fanatique, un «illuminé», mais non plus le «fou» qu'ont vu ses adversaires.

Et il y eut des Métis d'assez haute culture. L'un deux (Goulet, je crois) était inspecteur d'école au Manitoba, il y a longtemps. Donatien Frémont l'a peut-être connu. Frémont a publié, dans le *Canada français*, il y a 30 ans peut-être, une réfutation de Constantin-Weyer au sujet des Métis.

Sir Andrew MacPhail n'a pas estimé Vital irréal mais, dans ses grands discours à sa blonde, plutôt «bâdrant»!... En quoi aujourd'hui je suis du même avis, d'où, dans mon texte revu et corrigé, suppression d'une bonne partie des «sermons». Plusieurs déjà avaient été raccourcis, mais pas assez dans la traduction anglaise de M^{me} Davies-Woodrow.

QUESTION 8: Étiez-vous, à cette époque, au courant des efforts que l'on poursuivait dans le Québec pour chercher à définir la caractéristique spéciale d'une littérature nationale, propre au Canada français? Connaissiez-vous les opinions de Jules Fournier, Olivar Asselin, Jean-Charles Harvey, Harry Bernard, l'abbé Groulx, autant d'auteurs qui défendaient une position personnelle sur cette question. Receviez-vous la revue *Le Terroir*? Vous considérez-vous comme un auteur «régionaliste»? Qu'est-ce qui vous distinguerait, selon vous, des régionalistes du Québec, tels que Damase Potvin, Édouard Monpetit, Blanche Lamontagne, Frère Marie-Victorin, Albert Ferland?

RÉPONSE DE BUGNET: Je devrais de laisser à votre sens critique de trouver la réponse. Cependant je puis dire que je ne vois guère comment on pourrait qualifier de régionalistes mes écrits tels que *Lys de sang*, *Siraf*, *Voix de la solitude*, ni une bonne partie de mes essais. Même pour *Nipsya* et *La forêt*, Gérard Tougas a très bien vu (comme Camille Roy d'ailleurs) que c'est

ma conception de la nature qui me sépare le plus de Louis Hémon. Elle me sépare tout autant de ceux que vous me nommez.

Et notez bien ceci: lorsque j'écrivais mes plus longs ouvrages, j'avais en vue un public bien autrement vaste que celui du Québec. Peu là-bas l'ont compris, d'où manque d'intérêt et de sympathie. Je n'étais pas de la paroisse. J'en serai dès le jour où Québec élargira son horizon canadien et comprendra l'avantage d'avoir des «colonies» comme toute grande nation l'a compris. Les «régionalistes» athéniens, mûris, ont admis comme l'un des leurs le Stagirite Aristote.

À Noël 1929, Sir Andrew MacPhail terminait son étude sur *Nipsya* par ces mots: «Bugnet has a quality peculiar to himself, an originality that is genius». Ceci, je suppose, provient de ce que, contrairement à ceux que vous nommez et à quantité d'autres, j'avais longuement vécu en pleine nature vierge. Je m'étais rendu compte de la pauvreté des ouvrages humains comparés aux ouvrages divins, notion dont parmi les civilisés, la nette perception est extrêmement rare.

Et rappelez-vous que n'étant ni Louise Bourgoûin, ni Hémon, je n'ai jamais trouvé la nature canadienne *hostile*. Peut-être pourrait-on dire de «ma» nature qu'elle est à la fois immense et précise. (Comme exemple, voyez *Voix de la solitude*, p. 127). Ainsi elle est canadienne.

Legal, le 24 mars 1963

Cher monsieur l'abbé,

Relisant votre lettre du 22 février, je m'aperçois que mes réponses ont laissé des trous.

Oui, j'aimerais à lire au moins le livre de Teilhard de Chardin qu'on dit être son plus important et qui a pour titre, je crois, *Le problème humain* [sic]. Notre Université ne m'en a pas encore envoyé la traduction anglaise. Le texte français ne m'embarrassera pas énormément, du moins je le suppose, parce que je suis assez familiarisé avec les néologismes des philosophes et des savants de nos jours, même avec ceux de A. N. Whitehead qui en a fabriqué toute une collection. J'ai fait

connaissance avec lui il y a deux ans et, à première lecture, il m'a donné pas mal de fil à retordre.

Il vous sera, je le crains, difficile de me situer parmi les écrivains du Québec. Un critique canadien-anglais d'il y a un quart de siècle et dont je ne me rappelle pas le nom me traitait, dans un article de journal publié en Ontario, d'auteur «monolithique». C'est sans doute exagéré, mais à part Louis Hémon comme romancier – et la ressemblance me paraît superficielle, – on ne m'a guère rapproché d'aucun autre écrivain. Comme poète, Guy Sylvestre, dont vous me parlez, dans son *Anthologie* de 1942, ne sait pas trop où me loger et Louis Dantin semblait aussi vouloir me placer à part, comme également l'a fait M^{gr} C. Roy. Quant à Gérard Tougas, son opinion semble être, par son silence même, que la métrique classique n'a pas droit de cité au XX^e siècle. C'est d'ailleurs ce qu'il dit à propos de Gérard Bessette. Et j'admets facilement que j'avais plus de souci de l'originalité de fond que de celle de la forme. Mon père nous disait souvent que ce n'était pas la bouteille qui faisait le vin.

Mais il est une autre question, et qui semble vous tracasser: c'est celle de mon peu d'enthousiasme pour les écrivains de mon jeune temps.

En repassant avec ma femme de vieux souvenirs, j'ai retrouvé quelques raisons qui pourront vous faire mieux comprendre ma froideur.

Si en 1904, j'ai quitté mon pays natal, c'est parce que je n'y voyais pas d'avenir. Rappelez-vous que mon frère Maurice, en 1907, et ma sœur Thérèse en 1914, ont dû, pour entrer en religion, aller en Belgique. Ce climat avait été amené en France par les «grands écrivains» de la période précédente. Comment auraient-ils pu me séduire? Jugement subjectif? En est-il qui soient purement objectifs? Et attendez!

Au temps où j'étais à *L'Union*, l'abbé Lionel Groulx publiait ses idées. Or il s'était entiché du *Chanteclerc* de Rostand et se plaisait à monter en épingle ce vers: «Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel». Ceci me déplut, et non seulement parce que je n'approuvais pas le nationalisme de l'abbé Groulx, mais parce qu'il me paraissait donner aux écrivains canadiens un fâcheux exemple. Voici pourquoi.

Au temps où parut *Chanteclerc*, mon frère Charles recevait *L'Illustration* où, en deux numéros, fut donné le texte intégral de Rostand. En dernière page se trouvaient les commentaires des grands critiques littéraires. Tous, sauf un, prodiguaient à *Chanteclerc* les plus grands éloges, un peu comme ceux que Berthelot Brunet m'avait décernés dans *Les Idées*. Le seul qui, avec de hautes louanges, s'était permis quelques réserves, c'était René Doumic. Pour moi, qui avais lu la pièce, j'en avais conclu que ce n'était pas du tout un modèle à suivre pour nos écrivains canadiens, d'où mon abattage dans *Les Idées*. Je n'ai pas changé d'idées. D'autres l'ont fait.

Plus tard, dans *Le Correspondant*, vers 1930 je crois, Daniel-Rops publia une série d'articles intitulés, ou à peu près, «Quels sont nos maîtres?» C'est-à-dire quels maîtres les jeunes écrivains de France devraient-ils écouter parmi ceux de la génération précédente? Et, s'il m'en souvient bien, il envoyait tous les Zola, Anatole France, André Gide, et *tutti quanti*, au panier. Même parmi les meilleurs, il n'en trouvait aucun, pas même Paul Claudel, qu'on aurait pu choisir pour maître. Et je me sentais en plein accord avec lui. De fait, y en a-t-il un parmi ces écrivains de 1880-1930 qui ait eu quelque disciple égal ou supérieur au maître... surtout en Canada?

La conclusion de tout ce verbiage est que je suis très non conformiste. La faute – ou serait-ce le mérite? – en est due à mon climat qui est trop différent de tous les autres. C'est un climat, si l'on tient compte de tout ce que j'ai écrit et de tout ce que j'ai fait, un climat largement canadien, jusqu'au pôle, et qui s'étend sur toute la terre, à travers tout l'univers et au delà, jusqu'à notre Père, au Fils et au Saint Esprit. Ajoutons la Sainte Vierge et Saint Joseph. Ce sont là mes vrais maîtres et je tâche alors d'être conformiste.

Toujours bien respectueusement vôtre,

Georges Bugnet

Comme je le disais dans l'introduction de cet article, je ne sais où sont allées les lettres que je lui ai écrites. Je n'en ai copie que d'une, en date du 31 mars 1963. Comme à l'ordinaire, je lui demandais beaucoup de clarifications. Mais aussi je lui faisais part de mes critiques pour susciter ses réactions et le forcer

amicalement et franchement à mieux se définir en contraste ou en comparaison avec les auteurs de son temps. Je copie cette lettre du 31 mars. Sa réponse en date du 22 avril sera alors d'autant plus intéressante à lire.

Québec, le 31 mars 1963

Bien cher M. Bugnet,

Un grand et sincère merci pour vos deux dernières lettres si riches de renseignements sur votre pensée et sur votre vie. Mon travail de recherche avance lentement, mais bien. J'ai reçu une série de lettres de M. Donatien Frémont au sujet de votre candidature à la Société royale du Canada. Il me semble que votre nationalité française aurait fait hésiter un des membres qui devait voter en faveur de votre admission. Mais on ne sait en fait vraiment trop pourquoi on vous la refuse, car personne ne s'explique. Enfin, vous n'avez vraiment jamais cherché la gloire ici-bas.

J'ai aussi reçu une lettre d'un certain Chanoine F. Coutin d'Annecy, président de l'Académie Salésienne. J'avais écrit à l'évêché d'Annecy pour avoir des renseignements sur l'existence de *La Croix de la Haute-Savoie* où vous avez travaillé. Or ce bon chanoine me répond qu'en effet on trouve 28 articles signés G. B. et dont il me donne les titres. Ils s'échelonnent du 28 février 1904 au 25 septembre de la même année. Or comme vous n'êtes parti d'Annecy que le 26 décembre, comment se fait-il qu'on ne trouve plus d'articles de votre main durant les mois d'octobre, novembre, décembre?... Travailliez-vous encore au journal? Vous défendait-on d'écrire à cause de votre divergence d'opinion avec l'abbé Mossuz, directeur du journal? Votre réponse éluciderait ce petit point.

Vous trouverez ci-joint le livre de Teilhard de Chardin, *Le phénomène humain* et je vous envoie aussi une très bonne introduction à Teilhard rédigée par Claude Cuénot avec un lexique qui explique la terminologie souvent curieuse de Teilhard. Il serait peut-être mieux de lire le livre de Cuénot avant celui de Teilhard. Enfin, prenez tout le temps que vous voudrez, puisque je n'en ai pas besoin prochainement.

Je dois aller bientôt rendre visite au D^r J. L. Petitclerc qui travaille encore toujours à l'Hôtel-Dieu de Québec. Comme je

dois aller à Montréal pour les Jours Saints, je tâcherai de rendre visite à M. Frémont et M. Albert Pelletier si je réussis à trouver l'adresse de ce dernier.

Je ne manque pas de saluer de votre part M^{gr} Maheux. Il est pour le moment à l'hôpital pour quelque temps. Je ne crois pas que ce soit pour une raison très grave, ni même pour une opération, mais il vieillit beaucoup. Il a passé un hiver misérable au point de vue santé et la perte d'un proche parent l'a beaucoup affligé. Il garde toujours un souvenir très fraternel de vous.

Mes recherches m'ont aussi amené à écrire à Guy Sylvestre qui travaille comme bibliothécaire adjoint à la Bibliothèque du Parlement à Ottawa. Il me félicitait sur le choix du sujet de ma thèse et me promettait de m'envoyer la copie des notes marginales que vous aviez faites dans l'exemplaire des *Voix de la solitude* que vous lui aviez fait parvenir. Seraient-elles les mêmes que j'ai copiées l'été dernier de votre propre livre?

Pour le moment, je me renseigne sur les œuvres et les idées de la littérature canadienne écrite entre les deux guerres. Plus je la comprends, plus je vous trouve différent d'elle. Vous n'êtes pas un régionaliste à la façon des tenants de l'École du Terroir de 1920, car vous n'envisagez pas la nature canadienne à travers un regard patriotique à la Lionel Groulx. Vous êtes différent parce que votre regard rejoint le mystère profond de la nature en elle-même, manifestée d'une façon particulière au Canada. Vos considérations rebondissent avec un élan puissant et vigoureux au plan universel et mystique. Tout ce que je déplore, c'est que vous n'avez pu travailler davantage la forme. À mon avis, fond et forme ne se distinguent pas comme le vin et la bouteille qui le contient. Si votre style est français et correct, il n'a pas souvent cette souplesse, cette élégance, cette fluidité que l'on retrouve même au XVII^e siècle. Si vos périodes ou vos phrases en général ont l'ossature solide de la prose à la Bossuet, elles manquent souvent d'une articulation plus flexible et d'une certaine aisance, de ce je-ne-sais-quoi de typique qui fait tout le charme et la vie de la bonne prose française. Si vous avez l'originalité de fond, vous n'avez pas toujours la qualité de la forme qui sait mettre en valeur la richesse variée du fond. Tout est clair, ferme, vigoureux, et c'est beaucoup au regard de la littérature qui s'écrivait au Québec à l'époque. Mais il vous

manque une certaine lumière qui nous attache comme malgré nous, que l'on retrouve si bien dans la prose limpide d'un Pascal ou d'un La Bruyère. Au fond, je crois que vos meilleures pages sont encore vos pages de moraliste dans *Siraf*, car, si je ne m'abuse, plus que poète, plus que romancier, vous êtes surtout moraliste, au sens français du mot, et votre poésie n'est pas dans le verbe et sa magie, sa «sorcellerie évocatoire» comme le disait Baudelaire. Votre poésie est dans cette puissance d'élévation mystique que vous donnez aux vastes perspectives où nous convoque votre regard qui perce la nuit de la réalité mystérieuse cachée sous les apparences.

Bien, si vous avez quelque chose à souligner dans ces remarques qui ne se veulent pas absolues, vous me ferez grand plaisir de m'y arrêter l'attention. Je dois cependant terminer cette lettre, car il est déjà très tard dans la soirée. Je vous prie de transmettre à M^{me} Bugnet mes amitiés sincères. Qu'à l'occasion de Pâques, ma bénédiction tombe sur vous en grâces d'espérance et de courage,

Bien à vous.

Jean Papen ptre

Legal, 22 avril 1963

Cher monsieur l'abbé,

Permettez-moi d'abord d'oser vous déclarer que votre style et votre pensée font des progrès remarquables.

Et maintenant, point par point, je réponds à votre lettre du 31 mars. D'abord nous ne sommes pas partis d'Annecy le 26 décembre, mais de Liverpool (ou le 27). Autant que ma femme et moi avons pu démêler ces vieux souvenirs, nous avons dû rester à Annecy jusqu'au milieu de décembre. De là, nous avons été faire nos adieux à Mâcon, Chaneins, Dijon et Paris. Il est fort probable qu'après septembre, j'ai continué à faire la cuisine du journal, sauf les articles de fond qu'on appelle aujourd'hui les éditoriaux, dont on m'a déchargé parce que je n'étais pas partisan du «Sillon», condamné ensuite par Rome.

Au vrai, après mes vingt ans, il n'y eut que deux choses importantes: la fondation de l'Association de la jeunesse

catholique de Bourgogne et de Franche-Comté et... mon mariage. Je ne sais pas si la première a été féconde, mais pour la deuxième, il n'y a pas de doute. Nous attendons encore ces jours-ci un autre arrière-petit-enfant.

J'ai dévoré – pas d'un seul coup – Cuénot et Teilhard de Chardin. Ayant étudié le grec, le latin et l'anglais, leurs néologismes ne m'ont pas beaucoup embarrassé. Ils m'ont fait penser qu'il faudrait encore, en page 93 de mes *Voix de la solitude*, une note marginale: à placer au bout du vers: «Si je deviens, par toi, comme surnaturelle»... – par le divin Rédempteur – parce qu'il n'y aurait que peu de lecteurs d'esprit assez pénétrant pour percevoir ce qu'il y a d'implicite dans cette phrase et dans celles qui précèdent.

Puisque vous le permettez, je vais garder quelque temps Teilhard et Cuénot afin d'en déguster à petites gorgées certains passages, ceux-là surtout où il me semble qu'entre Teilhard et moi, il y a proche parenté.

Assez curieusement, au sujet de l'anthropogénèse, je venais de lire la thèse de Raymond Dart, *Adventure with the Missing Link*, et j'ai pu ainsi m'expliquer pourquoi Dart, alors qu'il parle souvent de l'abbé Breuil, ne dit presque rien de Teilhard.

Toutes mes lectures me portent à croire que si l'art littéraire poursuivra son chemin, il sera, pour longtemps, de plus en plus supplanté par les œuvres scientifiques. (C'est ce que, il y a 30 ans, m'avait dit Siraf.) Mais il est probable qu'il y aura aussi des ouvrages qui, mieux encore que les miens, feront le pont entre les sciences et la Foi, entre l'homme, la nature et Dieu.

Oui, il est à peu près certain que les notes marginales envoyées à Guy Sylvestre sont les mêmes que celles que vous possédez, sauf celles dont je viens de parler. Il est loin de m'avoir aussi bien compris que Louis Dantin.

Oui aussi, mon «régionalisme» n'a rien de commun avec celui des écrivains du Québec de la même époque, ni je crois, avec ceux d'aucun autre pays. Et, entre parenthèses, je suis bien content que le Bon Dieu nous ait enfin accordé un Pape qui s'évade du «régionalisme» catholique où jusqu'ici l'Église s'était

emprisonnée. Jean XXIII s'était frotté à des humanités, bulgare, turque, tout comme Teilhard et moi avions été projetés, hors des milieux catholiques, en pleine masse d'ordinaires humains. Et c'est là, peut-être, pour me pleinement comprendre, ce qu'il vous faudrait.

Oui encore, quant à mon style, j'avoue n'y avoir pas beaucoup travaillé que dans mes trois premières œuvres: «Le coyote», «Le pin du maskeg» et *Le lys de sang*. Après la lecture de Montaigne, qui dédaignait les figneurs de la Pléiade, j'ai conclu que le fond avait plus d'importance que la forme, vu que 400 ans plus tard, l'indolent Montaigne demeure le plus grand. Mais il y avait aussi que j'avais expérimenté qu'il était trop épuisant de mener de front le travail intellectuel et les travaux manuels. S'il y eut d'autres bons écrivains qui l'ont pu faire, c'est qu'ils étaient, de corps et d'esprit, plus vigoureux que moi. Nathaniel Hawthorne n'y parvint pas.

Pour autant, si mon style est dépourvu de très haute perfection, il n'est pas de qualité trop inférieure. Comme témoin pour ma défense, je vous ai recopié sur la feuille ci-jointe des textes d'écrivains tenus pour judicieux critiques littéraires.

Vous y verrez que, comme vous, Jean-Charles Harvey ne me trouve pas assez parfait dans la forme (ceci pour *Siraf*) mais que le fond l'a impressionné. Je crois qu'il produirait le même effet sur beaucoup d'autres, et que, s'il était mieux connu, cet effet se poursuivrait durant de longues années.

Vous y verrez aussi que, sauf sur la question du style (ceci pour mes *Voix de la solitude*) vous serez tout à fait d'accord avec Louis Dantin, quant à ce qui regarde le fond. Et quand vous dites «car, si je ne m'abuse, plus que poète, plus que romancier, vous êtes surtout moraliste» – Eh bien, moi, si je ne m'abuse, je crois que vous commencez à voir assez clairement le tréfonds de l'auteur que vous étudiez.

Croyez toujours à ma bien respectueuse amitié

Georges Bugnet

Legal, 21 mai 1963

Cher monsieur l'abbé,

Ayant lu soigneusement et médité à loisir *Le phénomène humain*, je vous le renvoie avec l'opuscule de son commentateur. Claude Cuénot ne m'a pas enthousiasmé. À moi, amant de la mesure et du goût, il m'a produit l'effet d'un exalté, dithyrambique et pédantesque, l'un de ces savants qui, avant longtemps, vont faire du savoir et du langage humain une autre tour de Babel.

Quant à Teilhard lui-même, c'est tout différent. Non qu'il m'ait impressionné aussi fortement que Lecomte de Nouÿ (mais sur mes vieux jours un poids de quinze années de plus écrase considérablement ce qui me restait d'élasticité dans l'esprit) et cependant son ouvrage m'a beaucoup intéressé. Il est bien capable, à mon avis, de dépêtrer la biologie de l'enlissement où elle se débat depuis longtemps. Cette manière de juger les êtres par leur dedans (au lieu de n'en examiner que les formes et les comportements extérieurs), d'expliquer leur croissance depuis la cellule, ou même l'atome jusqu'à l'*Homo sapiens* du XX^e siècle s'adapte très bien à mes propres intuitions et aux déductions de Siraf.

Naturellement je puis me tromper, mais il me semble que tout au fond, son grand travail scientifique a construit une solide et grande ossature à ma poétique, mystique et brève conception de l'Univers et de sa genèse, telle que je l'avais exposée dans les dernières pages de «Des voix dans la nuit». Je ne pense pas qu'il les aie lues, mais la concordance m'a frappé, encore que mon petit édifice ne soit qu'une bien faible ébauche à côté du sien.

Il y a toutefois des différences. Dans mon idée, la thèse capitale, c'est le *don de soi* qui tient la place la plus importante. Don de soi d'abord involontaire, mécanique, par les affinités chimiques, ensuite instinctif avec les êtres vivants, et devenant de plus en plus volontaire jusqu'à l'Homme où ce don de soi atteint même le surnaturel. Et ce don de soi, le plus extrême, c'est celui de Dieu à l'Univers et surtout à l'Homme, de telle sorte que ce don divin soit transmis de créature à créature, depuis les premières, devenant de plus en plus parfait, jusqu'à la fin du monde.

Parce qu'elle est poussée moins loin que la mienne, et surtout parce qu'elle est étayée d'une vaste et moderne armature scientifique, l'hypothèse de Teilhard apparaîtra plus plausible. Toutefois je ne suis pas sûr que l'Église l'acceptera tout entière. Que le Christ soit le Pain de Vie pour l'humanité, aucun théologien ne le contestera. L'est-il pour les minéraux, les végétaux et les animaux? Faut-il «christifier» tout l'univers? C'est là question où je demeure indécis, non adverse.

Au début de l'Écriture inspirée, nous lisons: «*Deus creavit...*» et un peu plus loin: «*Spiritus Dei ferebatur super aquas*». Le Rédempteur ne commence à poindre qu'après la faute d'Ève et d'Adam. Je laisse à plus compétents la solution de ce mystère. On m'a jadis fait sentir plus d'une fois qu'un laïque doit s'en tenir à son rang et c'est assez souvent ce qui m'a empêché d'écrire comme je l'aurais voulu.

Toutefois où je ne m'accorde pas du tout avec Teilhard, c'est sur son emploi des mots: évolution, évoluteur, etc. C'est du vieil anglo-saxon. Dans un article que *La Survivance* a bien voulu accepter et publier en mars 1961, je proposais le terme de «croissance» au lieu d'évolution. Or je trouve en note à la page 150 du *Phénomène humain* que Teilhard nous dit que *sa thèse fondamentale* est que «la vie se présente comme un ensemble organiquement articulé, trahissant manifestement un *phénomène de croissance*». Voilà qui est très bien et où je suis pleinement d'accord. A. N. Whitehead allait encore plus loin que moi.

Quelques lignes encore pour terminer. Teilhard et Cuénot s'arrêtent à la noosphère. Il me semble qu'on en pourrait ajouter une autre, supérieure encore, et qu'on désignerait du titre de hégiosphère ou hiérosphère, car si «l'Esprit de la Terre» l'enrobe bel et bien de nos jours d'une puissance qui s'accroît incessamment, cet Esprit est encore loin d'être ce qu'il y a de mieux et je crois qu'on lui peut superposer – neuve hypothèse je suppose – le dôme formé par ces âmes qui, désabusées de «nourritures terrestres», recherchent continuellement des aliments divins, et il y en a des millions. Je crois que le meilleur terme serait hiérosphère parce que le mot grec «*ἅγιος*» signifie «saint» au sens chrétien, tandis que «*ἱερός*» conviendrait mieux, je crois, à tout l'ensemble des âmes, non chrétiennes, mais religieuses, tournées vers Dieu, qui ont le baptême de désir et sont par suite chrétiennes et même catholiques sans le savoir. Et

ce dôme vivant, supérieur à la noosphère, est peut-être, autour de la Terre, celui qui possède la plus puissante des énergies de l'Univers.

Je n'ai, dans ma solitude, aucun moyen de vérifier si ces données ont, ou non, quelque valeur. À vous d'en décider.

Ma meilleure moitié qui en ce moment est au lit, assez fatiguée par quantité de visiteurs et visiteuses, se joindrait certainement à moi pour vous assurer de notre bien respectueuse amitié. Il est maintenant tout près de minuit.

Georges Bugnet

P.S. Comme vous pouvez le constater, Teilhard et Cuénot ont totalement ruiné le peu d'art littéraire qui me restait.

Legal, 18 juin 1963

Cher monsieur l'abbé,

J'espère que vous avez reçu Teilhard et Cuénot que je vous ai renvoyés ainsi que la lettre qui a dû les précéder.

J'aimerais connaître votre opinion sur mon hypothèse d'une hagiosphère ou hiérosphère au-dessus de la noosphère.

Naturellement, peu après mon renvoi de Teilhard et Cuénot, j'ai enfin reçu *The Phenomenon of Man* que j'avais demandé à l'Université d'Alberta depuis plusieurs mois. C'est une excellente traduction par Bernard Wall du *Phénomène humain*. Même si ce volume m'arrivait un peu tard, et après mon étude de l'originel français, il a cet avantage de présenter une assez longue introduction par Sir Julian Huxley que j'ai goûtée beaucoup plus que le commentaire de Cuénot.

Huxley, qui, autant que je le sache, n'est pas chrétien, n'admet pas l'idée de la christogénèse. Mais il ajoute: «this in no way detracts from the positive value of his naturalistic general approach [...]. He opened up vast territories of thought to further exploration [...]. He has both clarified and unified a vision of reality [...]. In the light of that new compréhension, it is no longer possible to maintain that science and religion must operate in separate sectors of life». Venant du fameux Julian Huxley, ceci donne au Père Teilhard une place très importante

dans le monde des savants. Huxley constate aussi que Teilhard «by nature and inclination was more interested in scientific thought than in the arts».

Quant à mes propres ouvrages, votre thèse assurément les portera à l'attention d'un plus large public, mais je ne crois pas qu'ils pourront être vraiment appréciés tant qu'il n'y aura pas en Canada une élite suffisamment nombreuse et pourvue de cerveaux aussi pénétrants que ceux de Camille Roy, A. B. Watt, Andrew MacPhail, Jean-Charles Harvey, Louis Dantin, Arthur Maheux, E. K. Brown, et plusieurs autres. Dans quelque cinquante ans peut-être.

Mais après tout, ce n'est de bien haute importance. L'essentiel est *adveniat regnum tuum* et pas rien que chez les catholiques, mais sur toute la terre et dans tout l'univers. J'aurais bien aimé que Jean XXIII vive plus longtemps. En a-t-il fait du bon ouvrage et en si peu d'années.

M^{me} Bugnet et moi vous présentons l'assurance d'une bien respectueuse amitié.

Georges Bugnet

Legal, 18 juillet 1963

Cher monsieur l'abbé,

Il faut pourtant me décider à vous accuser réception de vos 5 volumes que, trop occupé à des mariages de roses, je n'ai pas encore lus. Je profite d'une courte absence de ma femme, un peu perdu dans mes dissertations, pour donner à ma plume un peu d'exercice.

Vos lettres m'apportent toujours grandes félicités, même et surtout quand vous les entrelacez de rebuffades. Blasé sur les compliments, j'aime qu'on me dise parfois, ainsi que me le fait souvent entendre le Bon Dieu: «Pauvre homme, tu es encore très très loin d'être sans défaut». Et ceci m'arrache à la torpeur où s'enlise ma vieillesse.

Pour autant, quand je me crois injustement pris à partie, je rouspète. S'il me vient des doutes sur la parfaite excellence de votre thèse, c'est lorsqu'il me semble que vous défigurez votre auteur. Il se pourrait que ce soit pour m'obliger à préciser ma

façon de voir, ou par taquinerie et pour rabaisser ma superbe, mais je n'en suis pas sûr. Je penserais plutôt que, avec la meilleure intention du monde, vous m'attribuez des idées très différentes des miennes.

Vous m'en donnez encore un exemple: pour mon hypothèse d'une hiérosphère, que vous dites être une très vieille histoire, j'avais d'abord l'intention de la présenter à quelque savant, teilhardien ou autre, mais n'en connaissant présentement aucun, je vous l'ai offerte. Votre réponse, et très longue, n'a guère l'apparence d'une taquinerie.

Donc, pour me faire plaisir – et ceci je vous sais gré – vous avez consacré une partie de votre temps, chose précieuse, à cette réponse, sans parler de vos très bonnes explications sur le Christ évoluteur de Teilhard, encore que dans mon Credo, je ne parvienne guère à découper le Fils hors du Père non plus que du Saint Esprit. Vous me citez des textes de St Paul et de St Jean, textes que j'ai étudiés dans le grec, voici quelque 60 années, avec un professeur qui tenait ces apôtres pour des hallucinés. Aux vôtres, je peux ajouter un autre texte qu'on récite surtout le Vendredi Saint et qui depuis mes 16 ou 17 ans m'a souvent porté à méditer sur la pluralité des mondes habités: «*Terra, pontus, astra, mundus quo lavantur flumine*». D'où mes strophes aux pages 93 et 94 dans mes *Voix de la solitude*. Donc soyez remercié, et bien sincèrement pour votre généreux travail.

Mais... oui, il y a un gros «mais». Je crois vous avoir exposé que ma hiérosphère serait située au-dessus et à l'entour de la noosphère de Teilhard. Or cette noosphère n'a rien à voir avec ces dimensions du Cosmos dont vous me parlez. Elle entoure la *Terre*. Immatérielle, elle est formée par l'amalgame des esprits humains. Génitrice d'énergies, elle tourbillonne *aujourd'hui* autour de notre globe grâce à tant de récents moyens pour la rapide et constante communication des idées. Ma hiérosphère en serait comme la crème que produit une écrémeuse centrifuge, mais une crème non matérielle, quelque chose de plus riche que le lait – pas très pur – de la noosphère ou si vous le préférez, comme au-dessus de la noosphère humaine et terrestre, une auréole vivante, alimentée par les activités spirituelles de *toutes* les âmes religieuses qui sont *sur la Terre*, auréole dont le rayonnement s'échapperait, lui, hors de la

Terre, (un peu comme cette énorme chaleur expulsée par la corona du Soleil), auréole qui recouvrirait partout la Terre comme un glorieux tissu d'amour et dont la beauté ferait les délices extra-terrestres des anges, des saints et de Dieu.

Je suis à peu près persuadé que si la noosphère est réalité, la hiérosphère l'est aussi, et en tant que «phénomène humain» et *terrestre*.

Me suis-je, astheure, expliqué plus clairement? Il faudrait des pages pour détailler cette hypothèse. Et je la crois neuve, sans être bien sûr. En tout cas, je ne l'ai jamais rencontrée.

Un jeune biologiste intelligent et croyant – pas nécessairement chrétien – pourrait, je crois, l'étayer de probabilités, lui infuser une plus solide consistance qu'il ne m'est, ici et à mon âge, possible de l'entreprendre. Il me semble que cette notion, si elle était admise, deviendrait utile pour le rapprochement, la confraternité – mais non pas l'égalité – de tous les croyants et peut-être aussi pour d'autres âmes humaines.

Je vous réécrirai après avoir lu Teilhard et vous en donnerai mon opinion.

Et après cette protestation, n'allez pas croire qu'elle porte la moindre atteinte aux robustes sentiments de respect et d'amitié que je garde pour vous.

Georges Bugnet

Legal, 6 octobre 1963

Cher monsieur l'abbé,

À présent, les travaux manuels étant achevés, ou peu s'en faut, j'en reviens aux occupations intellectuelles.

Avec les ouvrages de Teilhard que vous m'avez envoyés, et que je vais sous peu vous réexpédier, mon admiration pour lui s'est beaucoup amplifiée. Ajouté à la profondeur scientifique de son esprit, son intense amour du Fils et du Père, par le Saint Esprit, me semble devoir l'introduire parmi les saints, pas très nombreux, qui sont marqués de très exceptionnelle originalité.

J'ai relu bon nombre de ses pages, tâchant d'en faire mon profit. Dommage qu'il n'ait pas été mon voisin. Il m'aurait comblé bien davantage que je n'aurais pu lui offrir. Toutefois je crois que la botanique, qui est ma partie, lui aurait aidé dans sa perception zoologique des «feuillettes et des écailles». L'idée me paraît aussi neuve que juste, mais incomplète. D'autres que moi viendront sans doute, s'ils ne sont déjà venus, pour parfaire sa thèse, plus facile à établir je crois avec des végétaux qu'avec les animaux, sauf qu'elle n'aboutirait pas directement à l'homme. J'en avais donné une trop rudimentaire esquisse dans *La Survivance* du 8 mars 1961 et l'aurais rendue plus explicite si j'avais alors connu *Le phénomène humain*. Ici ma pensée bifurque.

Vos lettres démontrent que vous êtes un travailleur robuste, consciencieux, persévérant. Vous vous êtes plongé dans mes articles de journaux. Peut-être en avez-vous déniché qui pourraient avoir quelque durable utilité, mais un bon 90 % furent écrits pour «la masse» à propos d'actualités depuis longtemps ensevelies. Je conviens toutefois que vous connaissez beaucoup mieux que moi la route que vous devez poursuivre. Ces paperasses auront du moins eu cet avantage qu'elle vous ont poussé à l'étude de ces bons (?) vieux temps qui, après tout ont tissé plusieurs mailles dans l'étoffe dont aujourd'hui sont revêtus les Canadiens.

Vous avez trouvé ci-jointe une photographie récente. Nos enfants, tenant à célébrer nos noces de diamant, l'ont fait prématurément pour diverses raisons dont la principale n'était pas la crainte de nous voir décédés «avant terme» mais parce que le date choisie, le 27 juillet, leur permettait à tous de faire acte de présence. Cette fête, le matin, eut lieu en l'église de Legal, avec bénédiction spéciale de Mgr Philippe Lussier, et ensuite chez notre fils Maurice dont vous connaissez la demeure. Nos enfants ne firent que très peu d'invitations, car ils savaient qu'à elle seule, notre descendance allait archicomblé la maison. Avertis, je ne sais comment, Sa Majesté La Reine, le Premier Ministre du Canada, L. B. Pearson, notre Lieutenant Gouverneur et le Premier Ministre de l'Alberta, nous ont envoyé leurs félicitations. Mais qu'avions-nous fait de si méritoire pour gagner ces témoignages?

Parmi les ouvrages que vous m'avez envoyés se trouve un opuscule – *Teilhard, témoin de l'Amour* où l'auteur, Paul Chauchard, propose une idée quelque peu voisine de «ma»

hiérosphère. Il dit qu'en réalité, la noosphère est une «agaposphère».

Je doute que Teilhard eût souscrit à si grand optimisme et à tant d'indulgence. Chauchard lui-même en sent l'utopie. Plus tard, peut-être, dans quelques centaines ou milliers d'années, ce concept parviendra-t-il à se réaliser? Mais aujourd'hui où la plupart des hommes estiment, comme au temps du bon Horace «*virtus post nummos*», je ne vois pas du tout que cet ensemble de neuves et puissantes énergies qui étreignent désormais la Terre, on la puisse assimiler à des réunions inspirées par l'Amour. Témoin les effroyables boucheries des dernières guerres et l'apathie générale devant des catastrophes à peu près quotidiennes, dues le plus souvent à notre passion pour l'argent. Non, l'humanité me semble encore très loin d'être imprégnée de véritable amour.

Je préfère l'idée d'une hiérosphère. Laisant les fourmières excitées par la conquête du bien temporel travailler dans la noosphère, je les enveloppe sous une autre sphère dessinée par les millions de ces âmes qui se sentent immortelles, créatures conscientes d'un Créateur, âmes insatisfaites du seul domaine terrestre et qui s'avancent au-delà et plus haut. Ces âmes sans doute sont très inégales. Il en est de primitives et d'autres presque parfaites.

J'imagine cette hiérosphère comme un parterre dont le dessous, près du soi, serait rempli par le fouillis abondant et nécessaire des tiges et des feuilles façonnées de commune matière, je veux dire la masse des peuples, mais d'où s'élèveraient des multitudes de fleurs vivantes, humaines, efflorescences petites et grandes, multifformes, de nuances très diverses, les unes sans éclat, d'autres pareilles à des flammes, et dont les incessantes exhalations réunies, concentrées en souffles puissants, immenses, irrésistibles, feraient éclater les portes du Ciel pour aller déverser aux pieds de Notre Père toutes les richesses de leur reconnaissance et de leur adoration.

Et cependant, même à cette efflorescence de supérieure humanité, je ne crois pas qu'on puisse lui accorder le titre d'agaposphère. Elle est encore, il me semble, beaucoup trop souvent flétrie par des dissensions, jalousies et antipathies. Il me paraît plus juste de la nommer hiérosphère.

Plus que la place de nous rappeler à vos prières et vous assurer de notre toujours bien respectueuse amitié.

Georges Bugnet

CONCLUSION

Je ne crois pas que cette correspondance révèle rien de vraiment neuf sur ce qu'il avait déjà écrit et publié. Mais elle a l'avantage de situer Georges Bugnet dans un contexte interpersonnel où on peut le saisir sur le vif dans ses convictions littéraires, dans sa fierté d'auteur, dans ses réactions souvent catégoriques et franches face aux idées qu'il n'approuve pas, dans sa foi profonde et sa façon de la vivre et de la prier, dans ses idées sur les courants de pensée de son temps, dans son effort d'expliquer son originalité et sa contribution personnelle au sein de la littérature canadienne qui, à l'époque de l'entre-deux-guerres, cherchait sa voie tant au Canada anglais qu'au Canada français. Peut-être cette correspondance pourra-t-elle surtout intéresser l'historien de la littérature canadienne? Peut-être pourra-t-elle aussi nous aider à poursuivre et à dépasser certaines voies de réflexion que son génie spécial de pionnier avait entrevues, mais qu'il n'avait jamais pu poursuivre à leur juste mesure?

Moraliste bien sûr, mais au fond un peu prophète qui nous force à voir plus profondément et au delà des apparences, Georges Bugnet restera toujours un auteur unique dans notre littérature canadienne, le témoin d'une recherche et d'une vision qui n'a pas encore achevé tout son potentiel. Puisse la publication de cette brève correspondance, qui date de trente-cinq ans déjà, contribuer à faire mieux comprendre, sinon apprécier, ce singulier auteur qui, du fond de sa forêt albertaine, savait articuler un message que nous ne devrions jamais oublier et qui trouve encore, dans toutes nos préoccupations écologiques et même dans certaines de nos peurs devant les recherches de la science moderne, sans compter les aléas de l'économie et de la politique internationale, une résonance sage et valable qui devrait nous faire réfléchir.

Edmonton (Alberta), février 1999